

Genèse 18.20-32

Le SEIGNEUR dit : Les cris contre Sodome et Gomorrhe sont si forts, leur péché si grave, 21 que je vais descendre pour voir s'ils ont agi tout à fait selon les cris qui sont venus jusqu'à moi ; que cela soit ou non, je le saurai. 22 Les hommes repartirent de là pour Sodome. Mais Abraham se tenait encore devant le SEIGNEUR. 23 Abraham s'approcha et dit : Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le méchant ? 24 Peut-être y a-t-il cinquante justes au milieu de la ville : vas-tu vraiment supprimer ? Ne pardonneras-tu pas à ce lieu à cause des cinquante justes qui s'y trouvent ? 25 Jamais tu ne ferais une chose pareille : mettre à mort le juste avec le méchant, de sorte qu'il en serait du juste comme du méchant, jamais ! Le juge de toute la terre n'agirait-il pas selon l'équité ? 26 Le SEIGNEUR dit : Si je trouve, à Sodome, cinquante justes au milieu de la ville, à cause d'eux je pardonnerai à ce lieu tout entier. 27 Abraham reprit : J'ose te parler, Seigneur, alors que je ne suis que poussière et cendre... 28 peut-être, des cinquante justes, en manquera-t-il cinq : pour cinq, anéantiras-tu toute la ville ? Il répondit : Je ne l'anéantirai pas, si j'en trouve là quarante-cinq. 29 Abraham continua cependant de lui parler ; il dit : Peut-être s'en trouvera-t-il là quarante. Il répondit : A cause de ces quarante-là, je ne ferai rien. 30 Abraham dit : Je t'en prie, Seigneur, ne te fâche pas si je parle encore. Peut-être s'en trouvera-t-il là trente. Il répondit : Je ne ferai rien si j'en trouve là trente. 31 Abraham dit : J'ose encore te parler, Seigneur... peut-être s'en trouvera-t-il là vingt. Il répondit : A cause de ces vingt-là, je n'anéantirai pas. 32 Abraham dit : Je t'en prie, Seigneur, ne te fâche pas si je parle encore une fois : peut-être s'en trouvera-t-il dix. Il répondit : A cause de ces dix-là, je n'anéantirai pas.

Luc 11:1-13

1 Il priait un jour en un certain lieu. Lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean aussi l'a enseigné à ses disciples. 2 Il leur dit : Quand vous priez, dites : Père, que ton nom soit reconnu pour sacré, que ton règne vienne ! 3 Donne-nous, chaque jour, notre pain pour ce jour ; 4 pardonne-nous nos péchés, car nous aussi, nous remettons sa dette à quiconque nous doit quelque chose ; et ne nous fais pas entrer dans l'épreuve. 5 Il leur dit encore : Qui d'entre vous aura un ami chez qui il se rendra au milieu de la nuit pour lui dire : «Mon ami, prête-moi trois pains, 6 car un de mes amis est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui offrir.» 7 Si, de l'intérieur, l'autre lui répond : «Cesse de m'importuner ; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit, je ne peux me lever pour te donner des pains», 8 — je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner parce qu'il est son ami, il se lèvera à cause de son insistance effrontée et il lui donnera tout ce dont il a besoin. 9 Eh bien, moi, je vous dis : Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. 10 Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. 11 Quel père parmi vous, si son fils lui demande un poisson, lui donnera un serpent au lieu d'un poisson ? 12 Ou bien, s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? 13 Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il l'Esprit saint à ceux qui le lui demandent !

Voilà deux textes qui, lus à la suite l'un de l'autre, semblent nous dire : prier, c'est être importun, c'est insister, insister encore, sans se gêner aucunement.

Aussi provocante que puisse paraître cette synthèse, elle s'impose cependant au lecteur. Dans l'histoire d'Abraham et de Sodome et Gomorrhe, c'est la forme littéraire choisie qui l'impose : à chaque palier, 50, 45, 40, 30, 20, 10, les mêmes formules se répètent, avec des petites variantes. Et ce qui est ainsi mis en valeur, c'est l'insistance d'Abraham, qui pousse à chaque fois son avantage

un peu plus loin. Ce texte est écrit pour frapper le lecteur, pour être retenu. Et le résultat est là, il l'est peut-être plus que l'épilogue de l'histoire : la destruction des deux villes.

Et dans l'Évangile, ce n'est pas à n'importe quel moment que Jésus raconte l'histoire de l'ami importun qui dérange son ami au milieu de la nuit parce qu'il a un petit creux ! C'est tout simplement alors qu'il vient de livrer à ses disciples ce texte fondamental qui est au cœur de notre spiritualité, le Notre Père.

Et s'ils étaient isolés, encore, ces deux textes ! Mais, d'autres du même acabit, il s'en trouve dans la Bible. Sans faire de catalogue, je ne citerai que la parabole de la veuve et du juge inique, que nous livre aussi l'évangéliste Luc (18, 1-8) et dont le cynisme me ravit : la veuve est dans son bon droit, et le juge ne respecte rien. Mais il va lui donner raison, parce qu'elle lui casse tellement les pieds que c'est la seule solution qu'il trouve pour être enfin tranquille.

Alors, que pouvons-nous donc tenter de dire, à partir de ces textes, sur la prière ?

- Nous ne savons pas prier, alors même que nous en avons tellement besoin.
- Cette obstination à laquelle nous sommes invités, est-ce une façon de lutter contre ce que nous ressentons comme le silence, voire l'indifférence de Dieu ?
- Mais en fait, que devons-nous attendre de Dieu ?
- Et quel est le sens de cette extraordinaire promesse qui nous est faite ?

1 Tout commence par une demande : Seigneur, apprends nous à prier ? C'est une demande vitale. Pas seulement une invitation adressée à Jésus de faire comme Jean-Baptiste, et d'être ainsi à la hauteur du précurseur. Mais parce que c'est une demande que nous aussi, nous ressentons intensément. D'ailleurs, c'est comme si Luc avait voulu souligner que la demande des disciples transcende les lieux et les époques, en la situant dans l'espace et dans le temps d'un façon tellement vague qu'elle confine à l'universel : cette scène se passe « un jour », « quelque part ». Nous voilà bien avancés. C'est que, nous aussi, un jour, quelque part, à notre heure, en l'occasion propice, nous ressentons comme nous ne savons pas prier. Comme les mots nous font défaut, comme le mouvement vers Dieu de la prière ne nous est pas naturel, comme au contraire, il peut nous venir pour les choses les plus insignifiantes, nous laissant ensuite un peu honteux.

Bien sûr, en disant « nous », je dis largement « je », mais peut-être d'autres se reconnaîtront dans ce « je ».

Et pourtant, que d'occasions de nous tourner vers Dieu, pour lui confier que nous avons besoin de son aide (vous l'avez compris, je ne parlerai pas de prière de louange, ni d'action de grâce, aujourd'hui). Dans ce monde qui n'a jamais été formidable, et qui ne s'améliore pas, ces occasions ne manquent. Je ne céderai pas à la tentation du catastrophisme, ni à celle du « c'était mieux avant ». Mais, il nous suffit de regarder autour de nous, aujourd'hui, sans trop nous préoccuper de comparaisons : l'inaction des hommes face à l'avenir impossible qu'ils préparent à leurs enfants, les souffrances qu'ils s'infligent avec constance et dynamisme les uns aux autres, la maladie, les catastrophes, l'indifférence face aux inégalités qui rongent le monde et nos sociétés. La liste est si longue. Tout cela est insupportable. Alors ne nous est-il jamais venu à l'esprit, comme à tant de nos frères juifs après la Shoah, une prière qui est d'abord un cri : comment laisses-tu faire cela ? Pourquoi nous as-tu abandonné ?

2 Serait-ce ce que nous ressentons parfois comme le silence de Dieu qui doit nous inviter à l'obstination, à être cet importun sans gêne qui insiste, insiste, insiste encore ? Cette indignation dont l'homme fait part à Dieu, dans un cri qui est aussi prière, c'est une des faces de cette obstination. Crier, encore et encore, sa douleur et son incompréhension. Même Jésus, mais une fois,

ne parlons pas d'obstination, s'y est laissé aller, et sur la croix, ce cri d'incompréhension, ce sentiment poignant d'être seul et d'avoir été oublié, c'est aussi, pour le Christ, une façon de nous apprendre à prier. Ainsi, nous ne devons pas nous reprocher nos cris, notre indignation, c'est Jésus lui-même qui nous en donne l'exemple.

Car, continuer à insister, c'est garder espoir, et être persuadé que nous frappons à la bonne porte et qu'on va nous ouvrir. C'est, en tout cas, savoir que, derrière cette porte, il y a quelqu'un. Et pas n'importe qui. Notre Père. Toute cette prière, sur le sens de laquelle on a pu déverser des torrents d'exégèse et de controverses, est peut-être bien dans ces deux mots. Dans cette maison dont la porte reste fermée, pour obtenir l'ouverture de laquelle nous nous obstinons, avec une insistance un peu lourdaude, nous sentons confusément qu'il y a quelqu'un qui nous aime comme ses enfants.

Mais, n'allons tout de même pas dire que Jésus assimile Dieu, son père et notre père, à cet ami endormi, tranquille dans sa maison, et qui ne veut pas être dérangé. Quoique ? Après tout, l'homme qui frappe à la porte au milieu de la nuit ne frappe pas chez n'importe qui, il sait qu'il frappe chez son ami. Qu'il en soit de même pour nous, qui frappons à la porte de notre père.

3 Prenons le à bras le corps, ce silence, qui nous semble si souvent en parfait décalage avec la triple promesse qui, dans notre texte, suit immédiatement le Notre Père. Demandez et on vous donnera, frappez, on vous ouvrira, et, que je mets en dernier, qui cherche trouve. Hélas, dirons-nous, s'il suffisait de demander pour recevoir ! s'il suffisait de frapper à la porte pour qu'elle s'ouvre ?

Je crois en fait que ces promesses doivent nous inviter à réfléchir à ce que nous attendons de Dieu : est-ce qu'il fasse tout à notre place ? Qu'il comble tous nos désirs ? Qu'en un coup de baguette magique, il transforme une vallée de larmes en le chemin des verts pâturages du psaume ? Nos traductions sont bien exactes : ce n'est pas ce que nous dit le texte, qui utilise un neutre indéterminé. « On » vous ouvrira, « on » vous donnera. Et elles sont exactes, encore, quand elles écrivent « qui cherche trouve ». Le sujet des deux verbes est le même.

La prière n'est donc pas l'attente passive d'un exaucement. C'est aussi cela que nous dit le texte. Et, le sollicitant un peu, je l'admets, peut-être que notre attente, nos déceptions, qui suscitent notre obstination, ce sont aussi les attentes et les déceptions de Dieu. Peut-être que, lorsque nous prions pour les autres, nous rencontrons Dieu en partageant avec lui un peu de l'immense amour qu'il a de nous, ses créatures, et un peu de l'inquiétude qu'il peut lui-même ressentir à leur sujet. Et j'aime à penser que ce que nous pouvons recevoir dans la prière, c'est la capacité à trouver en nous-même, sous le regard de notre père, les solutions aux questions que nous lui posons, c'est d'être mis en mouvement.

C'est ainsi que je comprends le Notre Père : pardonne nous, comme nous aussi, nous pardonnons ; ce deuxième membre de la phrase, ce n'est sûrement pas le constat satisfait que nous sommes enclins au pardon. Non, nous sommes renvoyés à notre responsabilité propre, c'est à nous de pardonner. Et quand je lis, ne nous fais pas entrer dans l'épreuve, j'ai tendance à continuer ainsi : car qui sait alors ce que nous, nous ferons ? Cette demande, qui nous a occupés lors de notre dernière assemblée générale, elle ne peut se comprendre sans cette interrogation qui nous renvoie à notre propre responsabilité.

4 Mais la prière n'est pas seulement le lieu où nous nous remettons en cause, et où nous tentons, sous le regard du Dieu que nous invoquons, de nous mettre nous-même en mouvement dans le sens qu'il souhaite. Car il faut terminer avec le magnifique bon sens de Jésus. Quel père donnerait-il la mort à son fils qui lui demande à manger, un serpent pour un poisson, un scorpion pour du pain ? Et pourtant, ce père là, il est comme vous et moi, pas meilleur et pas pire. Il n'est pas Dieu, il n'est pas parfait. Il est mauvais, dit donc Jésus avec le langage de ce temps.

Soyons donc logiques, nous dit Jésus : votre père, qui lui, est infiniment bon, comment pourrait-il être la source du mal ? Être derrière les maladies et les catastrophes ? Ce que tant de gens pensaient, à l'époque (mais n'y-a-t-il pas encore des gens pour, sans même s'en, rendre compte, croire que le mal a un sens, et qu'il nous est donné comme punition, ou, version plus sophistiquée, pour nous faire réfléchir) ?

Cela, Jésus le réfute catégoriquement : non, Dieu, pas plus que les pères humains que nous sommes, ne distribue ce qui fait mourir à ses enfants.

Et Jésus conclut, allant au bout de sa logique, comment ce père infiniment bon pourrait ne pas donner l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ? C'est là que l'évangile du jour nous invite à garder pour notre semaine.

Ce meilleur que Dieu nous donne c'est donc son Esprit : une prodigieuse qualité d'être, une hauteur divine, une bonté divine, une sainteté divine, une liberté et une créativité personnelle épanouie. Oui, avec l'Esprit Saint, nous saurons ce que c'est que d'être ami de l'humain, exauceur d'humain, généreux donateur de pains de vie pour l'ami qui a faim.

Alors, soyons vraiment obstinés, et demandons à Dieu plus que la lune : demandons Dieu à Dieu, Dieu en nous, en chacun de nous, petit groupe d'enfants de Dieu sur cette terre que Dieu aime.

Nous le constatons tout à l'heure, il y a tant à faire en ce monde pour le rendre plus fraternel, pour le rendre meilleur. Notre colère et notre désespoir, déjà, se convertissent doucement en énergie, en enthousiasme, en projets.

Amen.